

Laurent HALLEUX, *Psychothérapie inauthentique*

Avant tout, j'aimerais expliquer en deux mots la teneur de mon exposé. Il me semble qu'à la suite de la journée d'hier, qui était consacrée aux principes de base de la CC, ainsi qu'à ses divers champs d'application, il ne serait pas inutile de s'intéresser quelque peu aux rapports qu'entretiendrait la CC avec les autres méthodologies de travail thérapeutique. Cela me permettra ensuite d'aborder la question de l'authenticité et de l'inauthenticité dans le travail thérapeutique, en touchant à certains points du débat d'hier (concernant les faux semblants, les masques), et enfin, nous essayerons d'ouvrir certaines questions en préambule à l'exposé de Mme Iacub.

Commençons donc par la définition de la place de la CC vis-à-vis des autres pratiques thérapeutiques. On peut se demander si elle exclut purement et simplement les formes traditionnelles de psychothérapie, tel l'entretien individuel, ou si elle se place à ses côtés, comme alternative. Quels rapports entretient-elle donc avec le contrat libéral de la consultation ?

Nous pouvons, dans un premier temps, élargir la problématique aux rapports qu'entretient la psychothérapie du secteur public avec celle du secteur privé. Bien souvent, la première considère la seconde comme un idéal à atteindre. Ultimement, et fondamentalement, c'est à un type de contrat libéral que devrait se ramener toute psychothérapie. Le contrat libéral passé entre un soignant et un patient, l'offre et la demande s'accordant parfaitement, constituerait l'essence de la thérapie, le lieu où celle-ci se manifesterait le plus purement. Cependant, nous le savons bien, ce contrat n'est pas toujours réalisable, ni même seulement souhaitable. S'il convient dans certains cas particuliers, et il ne s'agit aucunement de nier l'utilité de ce type de psychothérapie, d'autres situations appellent un autre type de réponse. Ainsi, la psychothérapie dans le secteur public ne devrait peut-être plus essayer de combler l'écart qui la sépare du secteur privé, mais au contraire considérer positivement sa démarche, sans la rapporter toujours au contrat libéral, comme si elle n'en était qu'une pâle copie, une pauvre approximation, toujours en défaut.

Ainsi, on pourrait abandonner définitivement la hiérarchie traditionnelle, plaçant au sommet la consultation individuelle, et au bas de l'échelle les pratiques de réseau, et considérer que ces pratiques peuvent se placer en cercle, permettant, par une simple rotation, de valoriser l'une ou l'autre des figures, en fonction des indications.

Bref, la « Clinique de Concertation » faisant partie du cercle, elle n'exclut aucunement les pratiques actuelles. Elle essaie plutôt de répondre à un manque de la psychothérapie traditionnelle, lorsque les réponses de cette dernière n'apportent aucune solution, lorsque les professionnels sont « à bout ».

Ceci étant précisé, et puisque, quoique sur le même pied, la CC ne se réduit pas aux autres figures, j'aimerais revenir rapidement sur la spécificité de cette CC. On l'a vu, un des caractères principaux consiste dans l'intrusion, qui garantit une ouverture absolue du dispositif, et qui se justifie par le fait que selon nous, le domaine social, politique, éthique, en somme « humain », ne peut souffrir aucune fermeture.

C'est ici que j'aimerais alors m'attarder sur la notion d'authenticité, pour marquer sur ce point la différence essentielle de la CC des autres figures du travail.

Inutile de préciser que cette notion est aujourd'hui souvent érigée en valeur suprême : l'authentique doit être recherché, en particulier pourrait-on dire dans un monde corrompu comme le nôtre. Prise dans ce sens courant, l'authenticité signifie une certaine fidélité du sujet à ses propres valeurs, un rapport vrai ou pur à celles-ci. Une personne authentique est une

personne qui reste soi-même, qui reste fidèle à soi-même. Dans ce sens, l'authenticité, on le voit bien, suppose un rapport à soi, l'inauthenticité un rapport à l'autre. Citons Jean-Luc Marion brièvement, philosophe français contemporain, dans un ouvrage intitulé *Etant donné* : "L'authenticité suppose l'appropriation de soi, sans reste, ni écart"¹. L'authenticité nie ainsi tout rapport à un autre, à un intrus, un parasite. On dira alors, *a contrario*, que l'inauthenticité caractérise un rapport à autrui, à un intrus, et on retrouve en ce sens la question de la contamination, mais aussi de la contagion, et de l'infection, dont on a parlé hier. Résumons : authenticité : rapport à soi ; inauthenticité : rapport à l'autre.

Pour revenir au champ qui nous occupe, celui de la thérapie, nous pourrions faire correspondre à cette distinction deux types d'orientation : les dispositifs qui favorisent l'émancipation, l'autonomisation de l'usager, et ceux qui favorisent ses liens, son réseau, bref l'hétéronomisation.

Surtout, si on considère précisément que le rapport à l'autre est constitutif de soi (ce qui est manifeste en CC par l'ouverture du dispositif), c'est-à-dire que le moi, l'identité, ne s'acquiert que grâce aux autres, ou que le « tu » précède le « je », alors il est possible de redonner une valeur importante à l'inauthenticité. Et une telle conception, qui met à l'avant-plan le rapport à l'autre, le lien social, récuse *a contrario* une autre conception, qui imprègne pourtant notre culture, selon laquelle nous avons en nous une essence, c'est-à-dire une identité profonde, un moi profond, authentique, qu'il s'agirait de découvrir au fond de nous, auquel il faudrait se conformer, à l'aide pourquoi pas d'une psychanalyse. En continuant ce raisonnement, on pourra radicaliser ce dont on a parlé hier, en fin d'après-midi, à propos des faux-semblants, des masques. On pourrait alors dire, dans un premier temps, et en essayant de mettre de côté cette idée d'un moi authentique, que celui-ci n'existe plus, mais qu'il n'y a plus que des masques, des rôles, plus que de la surface². Mais le risque, en utilisant ces expressions, serait de faire perdre à notre approche sa spécificité, son originalité. Car nous aurions finalement toujours envie de voir qui se cache sous le masque, et quelle est la véritable identité, le véritable moi de celui qui nous fait face. Nous pourrions dire alors qu'il vaut mieux éviter de telles expressions, mais si on en restait là, on tomberait dans un autre travers, qui est celui de dire ce qu'il ne faut pas dire, sans dire ce qu'il faut dire. Bref, je proposerais qu'on en retourne finalement au dispositif de la CC proprement dit, car je pense que ce qui s'y passe précisément, c'est aussi la construction d'un langage commun, même balbutiant, entre professionnels et usagers.

J'aimerais conclure en pointant les risques d'une telle approche, qui prendrait appui sur l'inauthenticité plutôt que sur l'authenticité. Si l'on reste dans un rapport à soi, on pourrait croire qu'il n'y a pas beaucoup de risque, qu'il y a moyen d'éviter de se tromper, en étant suffisamment lucide. Au contraire, dans un rapport inauthentique, donc à l'autre, c'est-à-dire en CC, se pose immédiatement la question de la confiance, de la fiabilité. Et l'on rejoint alors le risque d'imposture, dont a parlé M. Maniglier hier, mais aussi celui de la manipulation, dont va nous parler Mme Iacub maintenant, en précisant néanmoins que le risque de trouver des ressources, fussent-elles résiduelles, est probablement plus grand si l'on se tourne vers d'autres que si l'on reste centré sur soi.

¹ J.-L. MARION, *Etant donné*, Paris, P.U.F., coll. "Epiméthée", 1998, p. 400.

² Une telle conception pourrait trouver des bases théoriques chez un philosophe comme Leibniz, ou plus proche de nous, un sociologue comme E. Goffman.